

SILVIA COSTA

Comédie de Samuel Beckett

suivi de

Wry smile Dry sob de Silvia Costa

6 - 9 janvier 2022



Centre
Pompidou



« Cette machine qui tourne à vide »

Entretien avec Silvia Costa

Vous partez ici d'un texte de Beckett, Comédie. Qu'est-ce qui a motivé ce choix d'œuvre ?

Ce projet répond à une proposition de Stephanie Gräve du Vorarlberger Landestheater de Bregenz, en Autriche. Elle venait de voir une de mes créations et y avait repéré des points de correspondances entre la forme minimaliste de Beckett et mon propre travail. Je dois dire que c'est un auteur que j'aime depuis toujours, mais je n'avais jamais osé le mettre en scène jusqu'ici. J'ai donc tout lu, relu, ou presque, et je me suis arrêtée sur un texte spécifiquement destiné au théâtre. J'ai aussi découvert que la narration avait une forte connexion avec le vécu de Beckett. Il était alors lui-même traversé par un doute, divisé entre deux femmes, il devait prendre une décision. On lit dans ses notes que c'était le seul moment de sa vie durant lequel il a pensé au suicide. L'état de contrainte, de ne pas arriver à s'extraire d'une situation inextricable, et cette thématique de la boucle résonnaient fortement en moi. Quelle est la solution qu'il propose ? Il y a cette réplique dans le texte que j'aime beaucoup et qui renvoie à cette terrible recherche de salut : « ... non seulement tout révolu, mais comme si... jamais été ». Il ne s'agit pas simplement d'oublier, de laisser le temps passer, mais encore de faire comme si rien n'était jamais arrivé. Ses personnages continuent à se tourmenter même dans la mort, sans jamais parvenir à faire un choix. Ce qui est très fort chez Beckett c'est qu'il se concentre sur le principe psychologique plus que sur la cause qui le provoque.

Le spectacle se compose de deux parties : la première théâtrale, la seconde davantage portée sur la danse. Comment pensez-vous leur articulation ?

Beckett fait répéter le texte deux fois pour représenter cette boucle, cette sensation d'un cul-de-sac infini. C'est à cet endroit que je me suis introduite, comme un passage supplémentaire, un tour en plus ajouté à cette machine qui tourne à vide. Dans la première partie, Beckett présente la situation : chaque personnage raconte les faits de son propre point de vue, l'un après l'autre, l'un sur l'autre. Ils ne sont selon ses notes que des têtes sans corps cachés dans des vases. Dans la seconde, les personnages n'ont plus de mots mais ils ont un corps. Le texte dit déjà tout sans avoir besoin d'être entendu. Il s'incarne dans une

situation corporelle, dans des gestes, des contacts, des liaisons. Je n'ai repris qu'un seul fragment textuel, celui où « Homme offre du thé » à « Femme 2 » en lui demandant : « Zucker ? Milch ? Zitronen ? ». Cette unique réplique suffit pour comprendre que, même s'ils ne parlent plus, les personnages restent dans la même boucle dans laquelle les avait placés Beckett.

Que produit ce passage du texte au corps ?

Je conçois cette seconde partie non pas comme un ajout additionnel mais comme une manière de poursuivre l'entreprise de dislocation de Beckett. La parole porte déjà une mémoire corporelle, même si les corps sont en morceaux ; je ne fais qu'assumer cette fragmentation et appuyer cette immanence du corps dans le discours. Dans *Comédie*, les acteurs sont des visages sans corps, moi, je mets en scène des corps sans voix. La langue est ici une épiphanie, elle ne va pas sans une manière précise de la porter. Le rythme resserré demandé aux acteurs selon les notes de Beckett est fondamental, c'est presque un concept dramaturgique : il ne faut pas laisser la place à la construction de la pensée. C'est un flux sans pause. Les mots fusent et débordent de toutes parts, comme dans notre esprit. C'est une langue mentale.

Que figure pour vous ce trio de danseuses ?

Elles tiennent du domaine du subconscient. Figures du fantasme, de l'obsession, du désir. Comme un surplus de vie qui se produit, comme de la chair qui prend possession de l'espace, submerge et habite les personnages. Ils sont comme possédés, hantés par ces autres qui semblent agir à leur place et mettre en vibration leur réalité. Leurs actions sont en effet comme des traces des dialogues, elles en redoublent le récit et installent un jeu d'associations, de résonances ou de synesthésie entre les deux parties. Les danseuses sont aussi l'incarnation de leur incapacité à choisir, elles représentent la pulsion profonde qui s'exprime quand on est pris entre deux feux.

Les costumes introduisent un jeu entre le dissimulé et le découvert. Comment les avez-vous pensés ?

Les costumes réalisés avec Laura Dondoli sont des prétextes à actions. Ils ont un intérêt chorégraphique et dramaturgique. À l'image des meubles qui cachent

des doubles fonds, des ouvertures inattendues, je les voyais comme des éléments de révélation de l'âme des personnages. Conçus avec des parties qui s'ouvrent, des morceaux qui s'enlèvent, ce sont de véritables fenêtres ouvertes sur l'intérieur des corps.

Ils répondent donc à la scénographie et à son jeu d'emboîtement qui enferme l'action : à quoi cette atmosphère anxiogène correspond-elle ?

Il y a quelque chose qui relève de l'étouffement. Les personnages sont comme asphyxiés par les meubles et écrasés par le corps des danseuses. Je voulais traduire la sensation que produit l'incapacité à choisir, cette situation instable qui ne nous laisse ni sortir, ni respirer. Cela se traduit aussi dans le choix chromatique, cette non-couleur qu'est le beige, déclinée des meubles au rideau, pour créer un effet de ton sur ton, ou encore dans la moquette, un matériau étouffant. Je vois le plateau comme un espace mental avec ses fragilités. Il y a toujours quelque chose qui nous échappe et qui peut-être nous menace.

Comment sort-on de la boucle ?

La fin est ouverte car, chez Beckett, tout revient toujours. Je voulais néanmoins ajouter quelque chose à cette boucle parfaite. L'espace se met à trembler, tout tombe, les habits sont en lambeaux. Cette boucle traumatique ne peut pas laisser les corps indemnes, ils doivent en porter la trace. La répétition n'est donc pas un simple retour à l'identique, elle est aussi décomposition, dégradation, consommation.

Propos recueillis par Florian Gaité, avril 2020

Silvia Costa

Silvia Costa est diplômée en Arts Visuels et Théâtre à l'Université IUAV de Venise en 2006. Metteuse en scène, interprète ou scénographe, elle présente ses créations dans les principaux festivals italiens ainsi qu'à l'international. Elle crée notamment *La quiescenza del seme* (2007), *Figure* (2009), *La fine ha dimenticato il principio* (2012), *A sangue freddo* (2015), *Dans le pays d'hiver* (2018), *Wry smile Dry sob* (2020). Parallèlement à ses performances et pièces de théâtre, elle invente des installations pour le jeune public. En 2016, elle crée pour le Festival d'Automne à Paris une adaptation de *Poil de Carotte*. Elle fait ses débuts dans le lyrique avec *Hiérophanie* de Claude Vivier (2019). En 2021, elle crée au Festival d'Aix-en-Provence *Il Combattimento ou la théorie du Cygne Noir*. Depuis 2006, elle contribue en tant qu'actrice et collaboratrice artistique à la plupart des créations de Romeo Castellucci.

Comédie

Mise en scène, **Silvia Costa**

Texte, Samuel Beckett

Avec Clémentine Baert, Jonathan Genet, Carine Goron

Texte publié aux Éditions de Minuit (1966)

Wry smile Dry sob

Conception, scénographie et mise en scène, **Silvia Costa**

Avec Clémentine Baert, Jonathan Genet, Carine Goron, Clémence Boucon,

Flora Gaudin, Garance Silve

Composition musicale, Nicola Ratti

Costumes, Laura Dondoli

Collaboration artistique, Rosabel Huguet Dueñas

Dramaturgie, Stephanie Gräve, Marek Kedzierski

Collaboration au décor, Maroussia Väes

Construction décor, Vorarlberger Landestheater, Bregenz (Autriche)

Production de la version initiale allemande Vorarlberger Landestheater (Bregenz)

Production de la version française La Comédie de Valence, Centre dramatique national Drôme-Ardèche ; Théâtre Garonne - Scène européenne (Toulouse)

Coproduction Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris) ;

Festival d'Automne à Paris

Coréalisation Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris) ;

Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien du Fonds d'insertion de L'estba financé par la Région Nouvelle-Aquitaine

Remerciements pour la mise à disposition de studios Théâtre du Rond-Point (Paris), Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris), CND Centre national de la danse (Pantin)

Avec le soutien de King's Fountain

KING'S FOUNTAIN

Durée : 50 minutes

Silvia Costa au Festival d'Automne à Paris

2016 : *Poil de Carotte* (Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ;

La Villette / WIP ; La Commune Aubervilliers ; Théâtre Louis Aragon / Tremblay-en-France ; Points communs / Cergy-Pontoise)

2018 : *Dans le pays d'hiver* (MC93)

2021 : *La Femme au marteau* (Silvia Costa / Marino Formenti) (MC93)

Partenaires médias du Festival d'Automne à Paris



centrepompidou.fr - 01 44 78 12 33

festival-automne.com - 01 53 45 17 17

Photo : © Simon Gosselin

